

Belgique

Société

Un an d'héroïne gratuite à Liège

C'est toujours une première pour la Belgique mais des projets pilotes similaires existent en Suisse, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne et constituent autant de succès. Les bénéficiaires n'en sortent pas désintoxiqués, mais leurs vies retrouvent un minimum de structure.

De Morgen, Bruxelles

Merci de respecter le matériel", recommande l'affiche au mur du centre de traitement Tadam. Grégory (nom d'emprunt), la trentaine, reçoit une feuille de papier alu, un briquet, une fine pipe et un peu de poudre blanche. Il va ensuite jusqu'à un petit réchaud transparent, dépose la poudre sur la feuille et fait chauffer la poudre sur la flamme orangée. Ensuite il porte la pipe à sa bouche, inhale la fumée et laisse le produit pénétrer son esprit. A ce moment-là, le monde extérieur n'existe plus. Les collaborateurs de Tadam le regardent. Et peu de temps après, le regard vide, il commence à raconter. Sincèrement et sans le moindre accès de violence, l'ivresse sereine. "Je suis accro depuis mes 21 ans. Cela fait un peu plus de 13 ans maintenant. J'ai commencé par pure curiosité, sans plus. Je ne souhaite ça à personne."

Il vient ici trois fois par jour. Matin, midi et soir. Nerveux, stressé, et avec un seul but : l'héroïne. Il est loin d'être le seul. Chaque jour, les mêmes quelques dizaines de junkies viennent sonner à la porte de Tadam. Ils prennent place dans la salle d'attente du centre, qui évoque celle d'un cabinet médical avec ses affiches au mur et ses magazines empilés sur la table. Ils reçoivent gratuitement de la drogue pourvu qu'ils n'aient pas bu d'alcool. Ceux qui ont plus de 0,7 mg d'alcool par litre de sang se voient refuser leur dose d'héroïne. Pas un produit d'origine douteuse en l'occurrence, mais de la pure diacétylmorphine, le nom pharmaceutique de l'héroïne. Ils peuvent choisir de l'inhaler ou de se l'injecter. A l'association Tadam, il y a des caméras partout. Les collaborateurs de Tadam portent des badges avec leur nom et il y a même une équipe d'infirmiers qui se tient prête en cas de besoin. Chaque consommateur peut prendre part pendant un an au projet puis ça s'arrête là. Il reçoit une carte nominative. Le tout peut paraître bizarre et en fait ça l'est : ici, ce qu'on fait, c'est délivrer des drogues sur ordonnance.

Cela fait maintenant un an que le projet Tadam a été lancé. L'Université de Liège est partie prenante. Un groupe de toxicomanes reçoit de l'héroïne tandis

que de la méthadone est délivrée à un groupe témoin. Le but est de déterminer quel est le meilleur traitement des deux : héroïne ou méthadone. Tout ce projet est controversé, cela va sans dire.

"Ce projet a fait l'objet de discussions pendant quinze ans", explique Patrick Remacle, le réalisateur de la RTBF qui a suivi Tadam pendant un an et en a tiré le documentaire "Une année de dragon", diffusé sur la Une le 20 juin dernier. "Déjà depuis la fin des années 90. De la drogue gratuite ! L'idée faisait peur à tout le monde. A un moment donné, avec le gouvernement arc-en-ciel, le dossier a semblé avancer mais le projet n'a finalement reçu le feu vert que sous le second gouvernement Verhofstadt. En partie grâce à l'expert en sécurité de l'époque, Brice De Ruyver, qui avait exprimé un avis favorable. Mais il a tout de même fallu attendre 2011 pour que Tadam puisse voir le jour."

Le réalisateur a parlé avec les collaborateurs de Tadam mais aussi avec les autorités locales, la police et les patients eux-mêmes. "Patients", c'est le terme qu'on utilise à Tadam, et non toxicomanes ou drogués.

Le centre Tadam n'est cependant pas destiné aux consommateurs occasionnels. C'est plutôt une bouée de sauvetage pour ceux qui n'arrivent pas à décrocher. Les Liégeois pour qui le "cold turkey" (arrêter d'un coup) s'apparenterait à un anéantissement physique et mental. Ceux dont la vie est suspendue à une seringue ou à une pipe. Les consommateurs de drogues dures sur qui la méthadone n'a aucun effet, ou pratiquement aucun. Les junkies qui n'ont plus de filet de sécurité, ceux que l'aide sociale n'arrive plus à atteindre. Comme Grégory : "C'est une merde, une grosse merde." Il y en a beaucoup à Liège, une ville dont 1 % des habitants est accro à l'héro. Deux cents personnes, un chiffre proprement hallucinant.

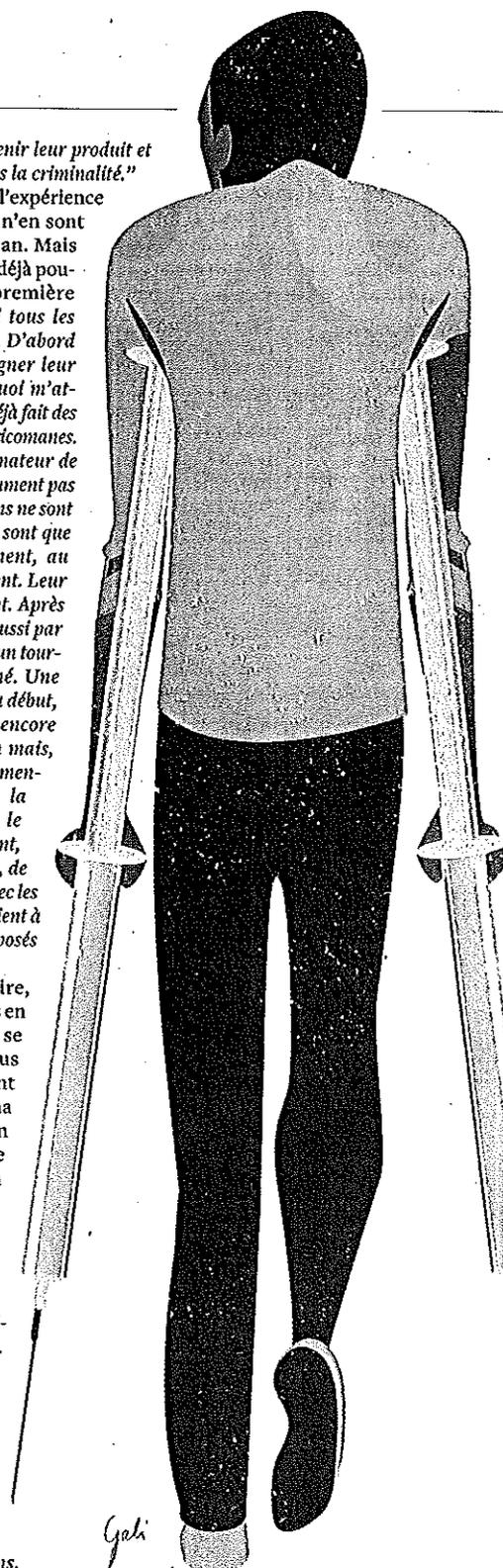
Le but de cette distribution gratuite d'héroïne n'est donc pas d'amener les patients à décrocher graduellement pour finir par être "clean". C'est plutôt une tentative pour redonner un peu plus de structure à leur vie. Pour mettre de l'ordre dans le chaos de leur vie. C'est une première en Belgique mais des projets pilotes similaires existent en Suisse, aux Pays-Bas, en Allemagne et en Espagne et constituent autant de succès. Patrick Remacle : "Les résultats sont significatifs à bas. Le groupe qui reçoit de l'héroïne s'en tire nettement mieux que le groupe de contrôle. Dans trois domaines : sur le plan du fonctionnement physique mais aussi mental et spirituel. Sur tous ces plans, les patients progressent. Et le milieu social autour de ces personnes enregistre également des progrès parce que la criminalité baisse. Les consommateurs d'héroïne font généralement tout et

n'importe quoi pour obtenir leur produit et finissent par tomber dans la criminalité."

En ce qui concerne l'expérience liégeoise, les résultats n'en sont attendus que dans un an. Mais Patrick Remacle pense déjà pouvoir en tirer une première conclusion. "J'ai suivi tous les patients pendant un an. D'abord sans caméra afin de gagner leur confiance. Je savais à quel point m'attendre parce que j'avais déjà fait des documentaires sur des toxicomanes. Croyez-moi, un consommateur de drogues dures n'est absolument pas bien dans sa peau. Ces gens ne sont jamais heureux. Ils ne le sont que pendant un court moment, au moment où ils consomment. Leur vie est gâchée et ça se sent. Après un temps, ils finissaient aussi par me parler de ça. Il y avait un tournant à un moment donné. Une amélioration évidente. Au début, les patients se sentaient encore mal à l'aise chez Tadam mais, après un moment, ils commençaient à retrouver de la confiance en eux. On le voyait à leur comportement, à leur manière de bouger, de parler, à leurs rapports avec les collaborateurs. Ils devenaient à la fois plus volubiles, plus posés et plus sociables."

Dans le documentaire, certains consommateurs en parlent eux-mêmes. Ils se lèvent plus tôt, n'ont plus le droit de boire, doivent être à l'heure. Un schéma quotidien se met en place. Patrick Remacle ne voit pas en Tadam la solution miracle pour résoudre le problème de l'héroïne à Liège. "Il n'existe pas de remède universel qui résoudrait tout. Il faut une combinaison de plusieurs thérapies. Ici, il s'agit d'une solution pour un groupe bien précis. Les consommateurs lourds à Tadam ne sont pas des jeunes fragiles mais des toxicomanes qui consomment depuis au moins 15 ans et qui ont au moins 35 ans. Ceux-là ont besoin de Tadam. Pour eux, il n'y a pas d'alternative. Il faut espérer que ce projet continue à exister après l'évaluation qui aura lieu l'année prochaine. Parce qu'il fait progresser les patients, qu'il jouit d'un large consensus et qu'il fait du bien à la ville."

Matthias Declercq



↑ Dessin de Gaëlle Grisard pour Courrier International.